



HAL
open science

Portrait de la voyageuse

Justine Dupouy

► **To cite this version:**

Justine Dupouy. Portrait de la voyageuse. Lady Mary Wortley Montagu : Une épistolière au siècle des Lumières. 2022, pp.24-39, 2022, 979-10-320-0393-0. hal-03812682v2

HAL Id: hal-03812682

<https://hal.science/hal-03812682v2>

Submitted on 4 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Justine Dupouy

Préface de Jean Viviès

Lady Mary Wortley Montagu

Une épistolière

au siècle des Lumières



TEXTUELLES



Textuelles
Écritures du voyage

Lady Mary Wortley Montagu

Une épistolière au siècle des Lumières

Justine Dupouy

Préface de Jean Viviès

2022

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1

Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr/editeur/pup

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION DILISCO

Portrait de la voyageuse

Lady Mary était destinée à briller et à laisser une trace de son passage : ses origines, sa vie, ses défis ont fait d'elle une personne singulière et remarquable.

Des origines nobles

Mary Pierrepont est née à Londres en 1689 dans une famille appartenant à la haute noblesse du Nottinghamshire. Les Pierrepont étaient devenus d'importants propriétaires terriens dès le XIII^e siècle, ses familles paternelle et maternelle comptaient parmi les familles anglaises riches et influentes et son arbre généalogique comprenait de nombreux barons, comtes et ducs anglais mais aussi irlandais (figure n° 1). Bien que son père Evelyn Pierrepont ne possédât pas encore de titre à sa naissance, Lady Mary comptait déjà trois comtes parmi ses oncles et décrivit elle-même ses origines par ces mots : « there is no Nobler descent¹ ». Les hommes de sa famille possédaient ainsi un grand nombre de terres et avaient continué leur ascension en s'enrichissant au fil du temps en privilégiant les unions entre familles de haut rang ; nombre d'entre eux étaient à la tête de différents régiments de cavalerie et possédaient les titres de Lord Lieutenant² dans leurs comtés. Evelyn Pierrepont fut, quant à lui, désigné par son grand-père maternel comme héritier des biens et propriétés de la famille à condition qu'il honore les désirs de sa mère, et en particulier celui d'épouser la jeune Lady Mary Feilding³.

1 Lady Mary Wortley Montagu, *Essays and Poems and Simplicity a Comedy*, Oxford, Clarendon Press, 1977, p. 77.

2 Au Royaume-Uni, un lord lieutenant est nommé dans chaque comté comme représentant du monarque. Il s'agit d'un titre honorifique. De nos jours, le lord lieutenant est entre autres chargé d'organiser les visites de la famille royale et de remettre des médailles et autres distinctions au nom du monarque.

3 Lady Mary Feilding (1665-1692), première épouse d'Evelyn Pierrepont (1665-1726).

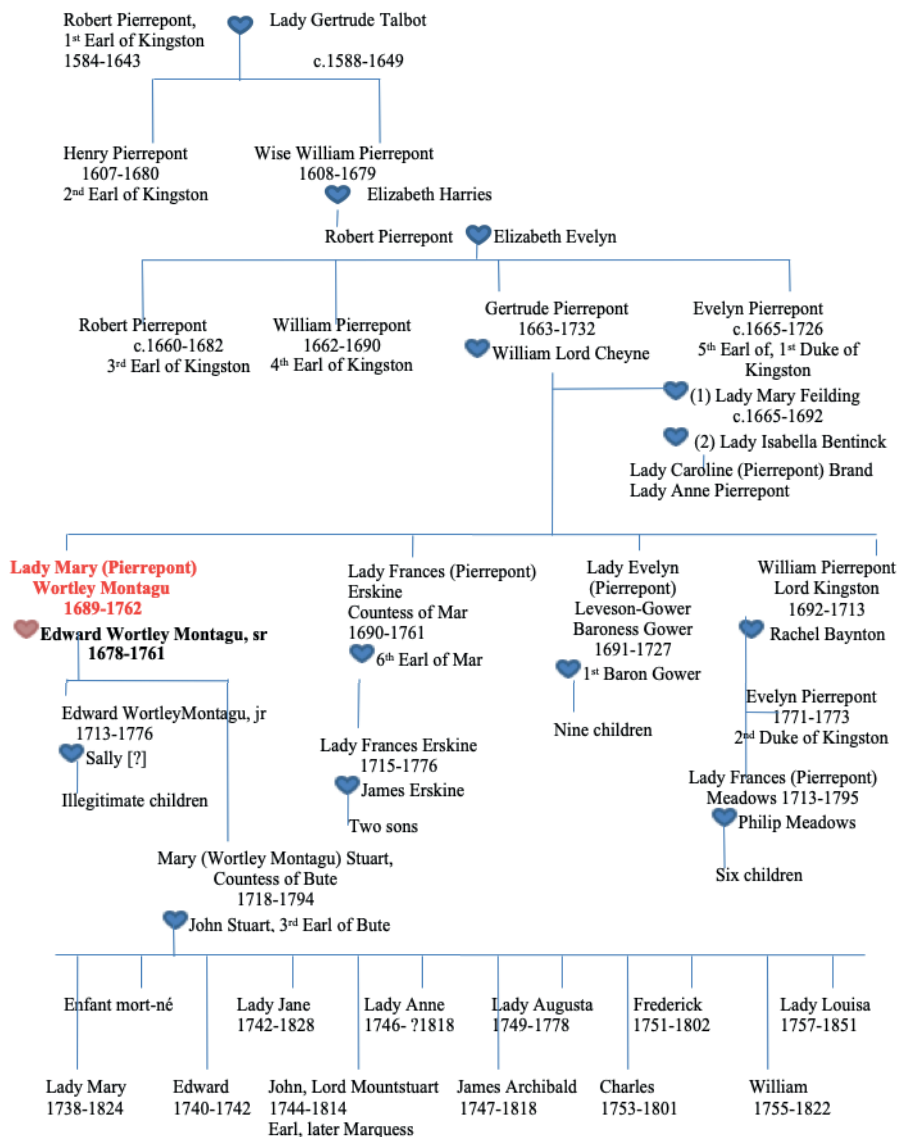


Figure 1. Arbre généalogique⁴ de Lady Mary Wortley Montagu.

Les familles paternelles – Pierrepont, et maternelles – Feilding, de Lady Mary étaient également reconnues pour leurs talents. Son père, chef du Parti whig, fut nommé comte de Kingston-upon-Hull en 1690, puis marquis de Dorchester en 1706 et duc de Kingston-upon-Hull en 1715. Cet éminent aristocrate faisait partie du Kit-Cat Club, une association composée d'hommes marquants tels que le ministre Robert Walpole et les écrivains Joseph Addison, John Locke et William Congreve, dont le but était de promouvoir les idées et objectifs du Parti whig. Evelyn Pierrepont fut ensuite nommé lord président du Conseil⁵ en 1719 ; sa carrière politique fut impressionnante et son mariage avec Lady Mary Feilding, fille du troisième comte de Denbigh vint couronner son ascension. Les différents mariages de la famille Pierrepont avaient tous mené à des alliances entre grandes familles anglaises, augmentant la fortune familiale de génération en génération : le grand-père paternel de Lady Mary, Robert Pierrepont, avait épousé Elizabeth Evelyn, héritière de West Dean, dans le Wiltshire ; son arrière-grand-père paternel, William Pierrepont de Thoresby avait lui épousé Elizabeth Harries, héritière de Tong Castle dans le Shropshire. Chaque génération voyait également certains membres de la famille décéder sans s'être mariés et sans héritier, et léguer leurs propriétés à l'ensemble de la famille afin qu'ils puissent s'étendre davantage et constituer de nouveaux duchés comme ce fut par exemple le cas de l'arrière-grand-oncle de Lady Mary, Gervase Pierrepont, décédé en 1679.

Lady Mary n'avait que faire de l'immense fortune de sa famille mais était cependant fière du second aspect de son héritage : sa richesse intellectuelle. De nombreux hommes et femmes de lettres faisaient en effet partie de sa généalogie. Son arrière-grand-père William Pierrepont avait été surnommé « Wise » par l'historienne Lucy Hutchinson qui le considérait comme l'un des plus sages conseillers du parlement : « the wisest counsellors and most excellent speakers⁶ » ; le frère de ce dernier, deuxième comte de Kingston, excellait dans divers domaines tels que le droit et la médecine et exerçait les deux professions ; son grand-père Robert Pierrepont était reconnu comme érudit, « LEARNED, much beyond the Gentlemen of This Age, in Languages and Arts, chiefly Mathematical⁷ ». Son cousin Henry Fielding⁸, célèbre poète, dramaturge, essayiste et romancier anglais ou encore sa cousine Sarah Fielding, également écrivaine, venaient également ajouter à la renommée intellectuelle de sa famille. Plusieurs ancêtres féminines de Lady Mary partageaient des idées proto-féministes : Lady Elizabeth Pierrepont, une de ses arrière-grandes tantes, avait ainsi remis en cause l'âge de départ à la retraite pour les hommes et femmes d'Église, qui s'élevait à soixante ans pour les hommes et cinquante ans pour les femmes.

5 Le lord président du Conseil est l'un des plus importants hauts fonctionnaires du gouvernement britannique et préside les réunions du Conseil privé de Sa Majesté.

6 Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu: Comet of the Enlightenment*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 3.

7 *Ibid.*

8 Henry Fielding était un cousin éloigné de Lady Mary descendant de sa famille maternelle.

Les idées politiques de ses ancêtres jouèrent également un rôle important pour Lady Mary : sa petite-fille, Lady Louisa Stuart la qualifiait en effet de « Whig to the teeth » et la surnommait « Whigissima⁹ ». La politique Whig avait une place importante chez les Pierrepont-Feilding et avait poussé les hommes de la famille à s'opposer au roi Charles I^{er} durant la première révolution anglaise, créant parfois des conflits internes : Wise William et son plus jeune frère avaient ainsi combattu contre leur frère aîné.

L'enfance d'une écrivaine en herbe

Peu d'informations concernant la petite enfance de Lady Mary sont disponibles. Son dernier oncle paternel décéda le 17 septembre 1690 et ses parents acquirent alors le titre de comte et comtesse de Kingston, donnant ainsi à Mary son titre de Lady. Elle passa les trois premières années de sa vie dans la propriété de Thoresby avec ses parents et ses frères et sœurs¹⁰. Mais au décès de sa mère en 1692, un mois après la naissance de son frère William, Lady Mary, son frère et ses deux sœurs¹¹, Lady Frances Pierrepont¹² et Lady Evelyn Pierrepont, furent élevés par leur grand-mère paternelle Elizabeth Pierrepont aidée par sa fille Gertrude, Lady Cheyne, une gouvernante¹³ et deux « sous-infirmières¹⁴ ». Ils vécurent à Dean jusqu'à ses neuf ans, dans un vieux manoir jacobin avant de déménager et de rejoindre leur père dans son immense demeure à Thoresby à la mort de leur grand-mère en 1699. Lady Mary fut la seule à ne pas apparaître sur le testament rédigé par sa grand-mère le 2 août 1698. Lady Evelyn, désignée héritière principale de la famille, reçut la somme de £ 12 000 et partit vivre avec leur tante, Lady Cheyne, qui n'avait pas d'enfant ; Lady Frances reçut quant à elle £ 1 000. Lady Mary affirma plus tard n'avoir aucun souvenir de ces années passées à Dean. Ainsi, la famille fut divisée à la mort de leur grand-mère : Mary, Frances et William quittèrent alors Dean pour se rendre à Thoresby avec leur père.

Thoresby était une immense demeure dans laquelle vivaient les trois enfants ainsi qu'un grand nombre de domestiques qui disposaient tous de leur propre chambre ou bureau : trois gouvernantes, un cuisinier et son commis de cuisine,

9 *Ibid.*

10 Lady Frances (Pierrepont) Erskine, comtesse de Mar (1690-1761), Lady Evelyn (Pierrepont) Leveson-Gower, baronne Gower (1691-1727) et William Pierrepont, Lord Kingston, (1692-1713).

11 Lady Mary possédait également deux autres sœurs, Lady Caroline (Pierrepont) Brand et Lady Anne Pierrepont, nées du second mariage de son père avec Lady Isabella Bentinck, mais également de nombreux frères et sœurs illégitimes. Son père était en effet considéré comme « a very fine Gentleman, of good Sense, well bred, and a Lover of the Ladies » (Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu: Comet, op. cit.*, p. 7).

12 Frances Pierrepont (1690-1761) épousa John Erskine (1675-1732), 6^e comte de Mar en 1714 et devint ainsi comtesse de Mar. Lady Mary s'adresse ainsi à elle dans ses lettres en tant que « Lady Mar ».

13 La gouvernante, qui était également l'infirmière de sa mère, est supposée être Mrs Dupont, qui reçut un héritage de £20 à la mort de leur grand-mère pour s'être occupée des enfants.

14 Ces « under-nurses » reçurent pour leur part un héritage de £5 pour leur aide. Il faut multiplier cette somme par 60 pour trouver la valeur approximative de ces héritages de nos jours.

un intendant, un aumônier, un bibliothécaire... D'autres personnes étaient également employées pour s'occuper de l'extérieur de la propriété tels qu'un jardinier, un gardien de parc, un éleveur de faisans et un responsable des écuries.

Mais Thoresby représentait surtout un vivier d'éminents intellectuels. En partant vivre avec son père, Lady Mary eut ainsi la chance de côtoyer les grands de ce monde tels que William Congreve, le docteur Samuel Garth, Joseph Addison et Richard Steele lors des réunions du Kit-Cat Club¹⁵ organisées par son père. Dès son plus jeune âge, Lady Mary était connue pour son esprit et sa beauté¹⁶ :

Lady Mary Pierrepont was little and slender, with fair skin and dark, smooth hair. Her dark, heavily fringed eyes had an arresting life and sparkle. Years later, Lady Hertford (who was ten years her junior and not herself beautiful) vividly remembered her « beauty greater than I ever saw ». These natural gifts, driven by a lively and restless mind, brought her more heartfelt flattery than her social rank alone would have done¹⁷.

Son éducation eut lieu à Thoresby où elle recevait des cours de dessin, d'italien, de broderie, de cuisine et de découpe de viande :

In her own education Lady Mary received the traditional training of a girl of her social class, but on her own initiative she went far beyond it. To begin with, her governess taught her to write a hand that was clear and regular, while her own personality added a masculine boldness. Since she was the oldest daughter in a motherless household, it was her duty to carve at her father's dinners, and so a carving-master came three times a week to instruct her in that craft. She was taught needlework and drawing but apparently no musical instruments; French, of course, and Italian as well. She read with abandon in English and French poetry, drama and romances, evidently to her father's satisfaction. « My obsolete Education was applauded when I should have been whipp'd » she recalled in her old age¹⁸.

Ainsi, dès l'âge de douze ans, Lady Mary prit plaisir à étudier seule dans l'immense bibliothèque de son père, entourée de dictionnaires, et entreprit la traduction des *Elégies* d'Ovide comme l'expliquent Irvin Ehrenpreis et Robert Halsband :

She went far beyond this obsolete education, and with the aid of dictionaries and grammars she studied Latin – five to six hours a day for two years [...] As an adolescent, she translated *Ovid*, her favorite Latin poet; and by the time she was twenty-one she could send Bishop Burnet her translation (from Latin) of Epictetus's *Enchiridion*¹⁹.

15 Le Kit-Cat Club regroupait un important nombre d'érudits du début du XVIII^e siècle qui se retrouvaient pour parler littérature mais aussi politique dans le but de promouvoir et développer la politique Whig.

16 Sa beauté fut cependant mise à rude épreuve par la variole, contractée par la voyageuse en 1715 comme nous le verrons plus loin.

17 Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu: Comet, op. cit.*, p. 27.

18 Irvin Ehrenpreis et Robert Halsband, *The Lady of Letters in the Eighteenth Century: Papers Read at a Clark Library Seminar, January 18, 1969*, William Andrews Clark Memorial Library, Los Angeles, University of California, 1969, p. 36.

19 *Ibid.*

À quatorze ans, elle avait déjà appris seule le latin et lu la plupart des livres présents dans la bibliothèque de son père – le latin était à l'époque considéré comme langue de « l'instruction » et était ainsi rarement enseigné aux femmes. Cette pièce était la plus grande et majestueuse du domaine, ornée de bustes de philosophes classiques. Un recensement des livres et manuscrits présents dans la bibliothèque fut réalisé par le père de Lady Mary peu de temps avant sa mort : le catalogue intitulé *Catalogus Bibliothecae Kingstonianae* dénombrait 1 200 manuscrits ainsi que des milliers de livres dont les plus grands classiques et des ouvrages scientifiques. Elle entreprit également l'écriture de nombreux poèmes répertoriés dans un album intitulé « 1705 » dont un grand nombre reprennent des histoires d'amour célèbres telles que Jules César et Cléopâtre, Alexandre le Grand et ses deux reines... Ses écrits ne se contentaient pas de parler d'amour mais s'intéressaient au monde dans sa totalité et révélaient déjà un penchant pour des idées féministes : Lady Mary imita Virgile en inversant les rôles, les héroïnes se retrouvant blessées et les hommes des personnes volages ; de même, dans une de ses imitations d'*Ovide*, la narratrice, attristée par le départ de son amant, soldat parti combattre, est également tiraillée par sa propre soif de gloire.

Son attrait pour la littérature était ainsi déjà avéré à cette époque mais Lady Mary choisit de cacher son identité d'écrivaine ; avoir de l'ambition n'était pas envisageable pour une femme au XVIII^e siècle comme l'explique Elisabeth Badinter à propos de la France, dans son ouvrage intitulé *Mme du Châtelet, Mme d'Épinay ou L'ambition féminine au XVIII^e siècle* :

Tout ce qui se rapporte à l'ambition est symbole de virilité. « Combattre », « maîtriser », « conquérir » appartiennent au vocabulaire guerrier peu compatible avec l'image de la femme. L'ambitieux veut défier la nécessité et s'élever au-dessus de la nature, alors que la femme est immergée dans celle-ci avec ordre d'y rester. [...] Une femme ambitieuse est donc une femme dénaturée. [...] On la condamne parce qu'elle est gênante et qu'elle remet en cause – en même temps que la nature féminine – la spécificité de l'homme²⁰.

Lady Mary avait bien conscience de la gêne qu'elle pourrait causer à sa famille en entamant une carrière littéraire et rêvait à l'âge de quinze ans de diriger un couvent protestant²¹. Elle avait pris dès son plus jeune âge l'habitude d'écrire des lettres destinées à différents membres de sa famille maternelle avec qui elle correspondait tels que sa grand-mère âgée de quatre-vingts ans, mais également son oncle William Feilding. Elle avait ainsi appris à écrire, non pas à l'aide de manuels, mais grâce à sa proximité avec le genre épistolaire et aux multiples lettres qu'elle recevait. Comme nombre d'écrivaines de son temps, Lady Mary choisit un pseudonyme, mais décida, contrairement à elles, de révéler son identité féminine – et de l'afficher dès l'introduction de son premier volume :

20 Elisabeth Badinter, *Mme du Châtelet, Mme d'Épinay ou L'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 2006, p. 28.

21 Cette ambition se rapproche du projet de Mary Astell de construction d'une institution réservée aux femmes célibataires. Lady Mary voyait en Mary Astell un modèle et fut grandement influencée par ses idées.

to the fair hands of the beauteous Hermensilda by her most obedient Strephon.
 [...] I question not but here is very many faults, but if any reasonable considers
 three things they will forgive them.
 I am a Woman
 without any advantage of Education
 all these was wrote by me at the age of 14²².

Lady Mary avait, dès son plus jeune âge, l'art de manier la rhétorique. Elle commença ici par juxtaposer intelligemment deux idées auxquelles elle était attachée afin de les insérer insidieusement dans l'esprit de ses lecteurs : la femme anglaise – « I am a Woman », est une personne soumise qui doit s'excuser auprès de la gent masculine – « they will forgive them » ; ensuite, l'idée que l'éducation est un avantage pour l'homme mais qu'elle est interdite aux femmes, est dans un second temps abordée. Lady Mary affichait ainsi son désir de revendication.

Son deuxième album, signé par le pseudonyme « Clarinda », affirmait clairement sa volonté de publication dès la page de garde : « The Entire Works of Clarinda. London²³ ».

Enfin, l'écrivaine en herbe poursuivit dès les années 1710 une correspondance avec son entourage, notamment avec les six destinataires suivantes : Mary Banks, Anne Justice, Ann (Buck) Lewinz, Frances (Bettenson) Hewet, Philippa Mundy of Markeatson et Anne Wortley²⁴.

Lætitia et Sebastian

Mais c'est également dans les années 1710 qu'eut lieu une correspondance qui changea le destin de Lady Mary, celle qu'elle entreprit avec Edward Wortley Montagu. Alors que les coutumes interdisaient à une jeune fille d'écrire à un homme, Edward fut séduit par la beauté mais surtout par l'intelligence de la jeune femme et les futurs amants correspondaient par l'intermédiaire d'Anne, qui retranscrivait les mots de son frère. Chaque lettre écrite par Anne était inspirée d'un brouillon rédigé par Edward. Aucun autre aspirant ne semblait s'être présenté auprès de son père avant Edward. Selon le roman d'amour autobiographique qu'elle écrivit en 1715²⁵, Lætitia – Lady Mary, fit la connaissance de Sebastian – Edward Wortley Montagu, lors d'une réunion organisée par sa sœur Anne : « A party for this purpose was very easily contriv'd, and Lætitia invited to play where he was to tailly at Bassette²⁶. ». Il fut impressionné par l'intelligence de

22 Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu: Comet*, op. cit., p. 20.

23 *Ibid.*, p. 20.

24 Anne Wortley, amie proche de Lady Mary était la sœur d'Edward Wortley Montagu. Cette idylle avec Edward qui a débuté à la mort d'Anne, a parfois été interprétée comme une compensation face à l'absence de son amie et à un déplacement des sentiments éprouvés pour Anne vers son frère (*ibid.*, p. 28).

25 *Autobiographical Romance: Fragment* est disponible dans le recueil *Essays and Poems and Simplicity, a Comedy*. Il dépeint la vie de Lætitia qui est en réalité un double de Lady Mary jusqu'à la demande en mariage de Sebastian, le double d'Edward Wortley Montagu.

26 Lady Mary Wortley Montagu, *Essays and Poems*, op. cit., p. 78.

Lady Mary qui était capable de converser sur différents sujets tels que la poésie anglaise, les dernières pièces de théâtre mais aussi les grands classiques :

Sebastian who seriously design'd upon the Fortune of Mlle –, who was 3 year older, propos'd nothing by coming there but an Occasion of obliging her, and being at that time near 30 did not expect much Conversation amongst a set of Romps. Tea came in before Cards; and a new play being then acted, it was the first thing mention'd on which Lætitia took occasion to criticise in a manner so just and so knowing, he was as much amaz'd as if he had heard a piece of Waxwork talk on that subject. This led them into a discourse of Poetry; he was still more astonish'd to find her not only well read in the moderns, but that there was hardly any beautifull passage in the Classics she did not remember. This was striking him in the most sensible manner²⁷.

Edward Wortley Montagu, de onze ans son aîné, était un homme charmant, fort instruit et faisait également partie du cercle d'amis intimes de Joseph Addison et Richard Steele. Son père, Sidney Montagu, fils du comte de Sandwich, avait épousé la fille du royaliste Sir Francis Wortley et pris son nom. Edward reçut une bonne éducation : Westminster, Trinity College, le Middle Temple²⁸, et enfin, le traditionnel « Grand Tour » effectué par les jeunes gens des plus hautes classes de la société, réalisé en partie aux côtés de Joseph Addison. Lorsqu'ils commencèrent leur correspondance en 1709, Edward, alors âgé de 31 ans, était au début de sa carrière politique. La période de séduction entre les deux jeunes amants dura trois ans et fut ponctuée par deux phases et événements importants : la mort soudaine d'Anne en février 1710 et les négociations quant au mariage.

La correspondance cachée entre les deux amants n'aurait pu avoir lieu sans l'aide de différents amis du futur couple tels que la femme de chambre de Lady Mary qui réceptionnait les lettres, Richard Steele et sa femme qui servaient également d'intermédiaires, et probablement également Lady Margaret Crighton, mais aucun commentaire de la part de ces entremetteurs ne fut retrouvé. Les deux pères finirent par découvrir les lettres envoyées par Edward sans pour autant se douter qu'une réelle correspondance était en réalité en cours : une demande officielle s'ensuivit alors.

Au XVIII^e siècle, un mariage ne pouvait avoir lieu sans l'accord des parents et les négociations avec Dorchester furent compliquées. Ne pouvant s'accorder avec Edward quant au règlement de la dot et à l'héritage réservé au futur héritier, Wortley décida de publier un article dans le *Tatler*²⁹ condamnant les coutumes pour les successions et autres accords maritaux. Leur correspondance s'étiola alors, laissant place à de la rancœur et de l'animosité. Wortley proposa en 1711 de prendre à nouveau contact avec Dorchester afin qu'il reconsidère sa demande, mais exigeait en contrepartie des preuves d'amour

27 *Ibid.*, p. 78.

28 Middle Temple était une institution de formation professionnelle destinée aux avocats plaideurs/*barristers*. Edward Wortley Montagu fut appelé à la barre en 1699.

29 Le *Tatler* était un périodique satirique anglais, fondé par Richard Steele en 1709 qui fut publié pendant deux ans en 271 numéros. Joseph Addison et Jonathan Swift publièrent également des articles dans ce périodique.

de la part de Lady Mary qu'il soupçonnait de se laisser charmer par d'autres hommes. Son frère William épousa Rachel Baynton en février 1711 et un arrangement fut trouvé pour le mariage entre Lady Evelyn et John Leveson-Gower, baron de Gower en 1712 ; alors qu'un héritier arriva dans la famille avec la naissance d'Evelyn Pierrepont, fils de William et Rachel, seules Lady Mary et Lady Frances restaient sur le marché du mariage, ce qui contrariait les plans de Dorchester dont la future femme Isabella Bentinck, refusait de l'épouser tant que ses filles ne seraient pas mariées. Le père de Lady Mary décida d'une union arrangée avec Clotworthy Skeffington, héritier du vicomte Massereene, de huit ans son aîné. Clotworthy Skeffington appartenait au même monde que Lady Mary : aristocrate, sa famille était propriétaire de nombreux domaines et avait été récompensée par un titre honorifique dans la pairie d'Irlande pour avoir combattu la cause des Whigs. La principale intéressée, radicalement opposée³⁰ à cette union, déclara « I had rather give my hand to the Flames than to him³¹ » et informa sa famille de son désir de vivre seule sans cesser pour autant sa correspondance avec Wortley. S'opposer au désir de son père était à cette époque audacieux mais Lady Mary était une femme de caractère :

He told me he was very much surpriz'd that I did not depend on his Judgement for my future happynesse, that he knew nothing I had to complain of etc., that he did not doubt I had some other fancy in my head which encourrag'd me to this disobedience, but he assure'd me if I refus'd a settlement he has provided for me, he gave me his word, whatever proposalls were made him, he would never so much as enter into a Treaty with any other; that if I founded any hopes upon his death, I should find myself mistaken – he never intended to leave me any thing but an Annuity of £ 400...³²

Lady Mary fut incomprise par son entourage pour qui l'amour n'avait pas de véritable place dans un mariage.

Elle reçut alors une lettre inattendue d'Edward Wortley Montagu en juin 1712 lui déclarant son amour et l'informant de son désir d'entrer à nouveau en négociation avec son père mais Dorchester refusa à nouveau catégoriquement toute proposition. C'est ainsi que s'ouvrit la dernière phase de leur séduction.

Alors que le contrat de mariage avec Skeffington avait dû être renvoyé afin de corriger certaines erreurs présentes sur le document, les deux amants planifièrent de s'enfuir à Naples pour prendre du repos. Lady Mary accepta de ne recevoir aucun revenu de la part de Wortley, alors que son contrat de mariage avec Skeffington prévoyait £ 300 par an : « I don't understand the meaning of any divided interest from a Man I willingly give myself to [...]»³³ ; « Money is very little to me because all beyond necessarys I do not

30 Lady Mary, Lady Frances et Philippa Mundy partageaient un code dans leurs lettres « Paradise » signifiait un mariage d'amour, « Hell » un mariage forcé et « Limbo » un mariage dans l'indifférence. Lady Mary mentionna son « Paradise » sans le nommer dans une lettre adressée à Philippa en 1712 et attribua à Clotworthy Skeffington la catégorie « Hell ».

31 Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu: Comet, op. cit.*, p. 46.

32 *Ibid.*, p. 48.

33 Lady Mary Wortley Montagu, *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume I: 1708-1720*, Oxford, Clarendon Press, 1965, p. 142.

value that is to [be] purchas'd by it [...] I have in my Life known a good deal of shew, and never found my selfe the happier for it³⁴ ». Lady Mary prit tout de même soin de consulter son frère et un autre homme, probablement son oncle William Feilding, afin de les prévenir et d'obtenir leur avis. Mais c'est à Philippa que Lady Mary confia ses inquiétudes et sa résignation quant à son mariage avec Wortley dans une lettre datée d'août 1712 :

I know not what I shall do; perhaps at last I shall do something to surprize every body. [...] Limbo is better than Hell. My adventures are very odd; I may go into Limbo if I please, but tis accompanny'd with such circumstances, my courage will hardly come up to it, yet perhaps it may. In short I know not what will become of me³⁵.

Selon Joseph Spence, deux désirs étaient profondément ancrés chez Lady Mary : « to be married to somebody, and not to be married to the man her father... advised her to³⁶ ». Consciente qu'elle ne pourrait s'unir à lui qu'en coupant tout contact avec sa famille, elle prit néanmoins la décision de s'enfuir avec Edward et les jeunes amants organisèrent leur départ dans le secret. Wortley acheta le 16 août 1712 une licence onéreuse, signée et approuvée par l'évêque Thomas Tenison, lui permettant d'épouser Lady Mary sans préciser de date ni de lieu alors que les licences classiques imposaient un délai de trois semaines avant que les bans soient publiés. Ils prirent alors la fuite quelques jours plus tard et se marièrent à Salisbury, probablement le 23 août 1712 comme le prouve un mot écrit par la jeune femme elle-même à Edward et daté du 23 août 1713 : « This night last year I gave myself to you...³⁷ ».

La nouvelle vie des jeunes mariés débuta à Londres. Le couple vécut dans un logement situé à Catherine Street, dans un quartier plutôt mal famé. Ils disposaient de moins de £800 par an pour vivre et ne possédaient donc que très peu de domestiques : une seule gouvernante s'occupait des différentes tâches ménagères, à laquelle vint s'ajouter un cocher appelé John l'année suivante. Les premières impressions de Lady Mary quant à cette nouvelle vie à deux furent euphoriques et elle confia même à Frances avoir trouvé son « Paradis ». Ce mariage avec Edward lui permit également de fréquenter les amis de son époux : à la demande de Wortley, Lady Mary écrivit par exemple une critique³⁸ de la tragédie *Cato, a Tragedy*, écrite par Joseph Addison en 1712.

Lady Mary tomba rapidement enceinte et donna naissance à son fils Edward à Londres le 16 mai 1713. Elle resta silencieuse sur sa grossesse et cette expérience reste un point d'ombre dans la vie de Lady Mary : aucune information concernant cet événement ne fut retrouvée ; était-elle inquiète quant à la possibilité de perdre son enfant, quant aux éventuels dangers que cela pouvait entraîner ? Qui était auprès d'elle lors de son accouchement, le

34 *Ibid.*, p. 153.

35 *Ibid.*, p. 149-150.

36 *Ibid.*, p. 54.

37 *Ibid.*, p. 56.

38 Son mari lui avait demandé de rédiger cette critique mais elle ne fut pas publiée à la demande de Joseph Addison. Elle peut être consultée dans *Essays and Poems* (Lady Mary Wortley Montagu, *Essays and Poems, op. cit.*, p. 62-68).

couple n'ayant probablement pas eu les moyens d'employer un accoucheur ? La carrière politique de Wortley semblait alors prendre un autre tournant. La naissance de leur fils intervint entre deux importants discours prononcés à la Chambre des Communes les 14 et 18 mai concernant un traité commercial avec la France qui menaçait l'industrie de laine anglaise. Il s'agissait d'un moment charnière et Wortley eut gain de cause : de nouvelles élections étaient sur le point d'avoir lieu. Wortley fut désigné comme candidat pour la circonscription d'Aldbrough, un village du Yorkshire du Nord. Lady Mary décida alors de déménager à Wharnccliffe puis à Middlethorpe près de York pour se rapprocher de son mari, de plus en plus absent. Wortley perdit l'élection et prit la décision de retourner à Londres en février 1714.

La haute société

La mort de la reine Anne le 1^{er} août 1714 donne un tout autre tournant à la carrière d'Edward, encouragé par Lady Mary à réaliser ses ambitions. Cette dernière espérait que le règne du roi George I³⁹ entraînerait un changement du Parlement et qu'Edward pourrait être élu en tant que Membre du Parlement. Elle se rendit alors de nouveau à Middlethorpe car elle envisageait une carrière politique pour son mari dans le comté de York et voulait sonder la possibilité pour celui-ci de remporter cette élection. Elle se heurta, cependant, à une perspective des moins encourageantes. Lady Mary s'employait à conseiller son mari en termes de carrière et sur les stratégies à adopter pour arriver à ses fins. Edward, plus préoccupé par sa carrière politique que par sa famille, souvent en déplacement, se montrait extrêmement distant comme en témoignent les lettres de 1714 : « You have forgot, I suppose, that you have a little Boy⁴⁰ » ; « You made me cry two hours last night. I can not imagine why you use me so ill; for what reason you continue silent, when you know at any time your silence can not fail of giving me a great deal of pain⁴¹ ». Cependant son investissement et son acharnement finirent par payer. Wortley fut nommé le 13 octobre 1714 « junior » commissaire du Trésor.

Lady Mary, quant à elle, vécut une fois encore à Middlethorpe, dans l'attente d'un retour de son mari, une existence peu réjouissante :

I have taken up and laid down my pen several times, very much unresolv'd in what style I ought to write to you. [...] I know very well that no body was ever teiz'd into a Likeing, and 'tis perhaps harder to revive a past one than to overcome an Aversion, but I cannot forbear any longer telling you I think you use me very unkindly. I don't say so much of you absence as I should do if you was in the Country and I in London, because I would not have you believe I am impatient to be in town when I say I am impatient to be with you. But I am very

39 George I fut couronné roi de Grande-Bretagne et d'Irlande le 20 octobre 1714 en tant que premier monarque de la Maison de Hanovre. Il était le plus proche parent protestant de la reine Anne. George I fut roi jusqu'à sa mort le 11 juin 1727.

40 Lady Mary Wortley Montagu, *The Complete Letters*, vol. I, op. cit., p. 204.

41 *Ibid.*, p. 214.

sensible I parted with you in July, and tis now the middle of November. As if this was not hardship enough you do not tell me you are sorry for it⁴².

Cette lettre eut les effets escomptés et Wortley prit la décision de louer une maison à Londres, dans Duke Street⁴³, entre Whitehall et Saint James Park, maison dans laquelle Lady Mary et leurs fils pourraient séjourner. Aucune trace de leurs retrouvailles ne fut mise au jour. Lady Mary retranscrivait soigneusement ses activités quotidiennes dans son journal lorsqu'elle vivait seule, mais elle délaissait son activité d'écriture lorsqu'elle était avec Wortley.

Alors que Wortley était le seul commissaire du trésor capable de discuter en français avec le roi George qui ne parlait pas anglais, Lady Mary prit soin de s'introduire dans son entourage ; elle correspondait avec la baronne von der Schulenburg, maîtresse du roi, mais également avec sa demi-sœur illégitime, Madame von Kielmansegg qui devint une amie proche de Lady Mary et sa belle-fille la princesse de Galles, Caroline d'Anspach. Son esprit et sa beauté lui permirent en effet de s'attirer les faveurs de ces femmes influentes auprès du roi et d'être la seule femme anglaise invitée à leurs réceptions. Elle apprit également l'allemand afin de faciliter les échanges avec la cour du roi.

C'est à cette époque que Lady Mary embrassa enfin une carrière littéraire : rapidement lassée du monde de la haute société londonienne, la jeune femme se mit à écrire de façon plus assidue. Elle entreprit l'écriture de poèmes satiriques et produisit ses *Town Eclogues*, poèmes dont le titre se résumait à un jour de la semaine et qui traitaient de différents sujets tels que la séduction, l'amour ou bien le jeu. Dans son poème *Roxana Or the Drawing Room*, écrit en mars 1715, Lady Mary dénonce ainsi l'obscénité et les travers de la cour de la princesse de Galles :

That Coquetilla, whose deluding airs
Corrupts our Virgins, and our Youth ensnares:
So sunk her Character, so lost her Fame,
Scarce visited before your Highness came,
Yet for the Bed chamber, 'tis her you chuse,
When Zeal, and fame, and virtue you refuse.
Ah worthy Choice! not one of all your Train
Whom Censure blasts not, or Dishonours stain.
Let the Nice Hind now suckle dirty Pigs
And the Proud Peahen hatch the Cuckow's Eggs,
Let Iris leave her Paint, and own her Age,
And Grave Suffolgia wed a giddy Page,
A great[er] Miracle is daily veiw'd,
A vertuous Princesse with a Court so lewd.
I know thee, Court! with all thy treacherous wiles,
Thy false Carreses and undoing smiles!
Ah Princesse! learn'd in all the courtly Arts,
To cheat our Hopes, and yet to gain our Hearts!
Large lovely Bribes are the great Statesman's Aim
And the neglected Patriot follows Fame,

42 *Ibid.*, p. 232-233.

43 Cette rue n'existe plus aujourd'hui.

The Prince is *ogle'd*, some the King persue,
But your Roxana only follows you⁴⁴.

Cette nouvelle activité lui permit de fréquenter les plus grands poètes de l'époque tels que John Gay et Alexander Pope et de s'introduire dans les cercles littéraires les plus éminents. Elle devint l'amie intime de Pope avec qui elle entretint jusque dans les années 1720 une relation ambiguë.

Pope, qui vouait une profonde admiration à Lady Mary, avait jusqu'alors multiplié les déclarations d'amour à son égard. Il finit par ressentir une profonde amertume face à celle qui l'avait ridiculisé en repoussant ses avances dans les années 1720. Pope développa alors une haine envers Lady Mary aussi brûlante que l'avait été son amour, et publia dans les années 1728 un poème l'attaquant ouvertement, *The Capon's Tale: To a Lady who father'd her Lampons upon her Acquaintance* :

In Yorkshire dwelt a sober yeoman,
Whose wife, a clean, pains-taking woman,
Fed num'rous poultry in her pens,
And saw her cocks well serve her hens.
A hen she had whose tuneful clocks
Drew after her a train of cocks;
With eyes so piercing, yet so pleasant,
You would have sworn this hen a pheasant.
All the plum'd *beau monde* round her gathers;
Lord! what a brustling up of feathers!
Morning from noon there was no knowing,
There was such flutt'ring, chuckling, crowing;
Each forward bird must thrust his head in,
And not a cock but would be trading.
Yet tender was this hen so fair,
And hatch'd more chicks than she could rear.
Our prudent dame bethought her then
Of some dry-nurse to save her hen:
She made a capon drunk; in fine
He eats the sops, she sipp'd the wine;
His rump well pluck'd with nettles stings,
And claps the brood beneath his wings.
The feather'd dupe awakes content,
O'erjoy'd to see what God had sent;
Think's he's the hen, clocks, keeps a pother,
A foolish foster-father-mother.
Such, Lady Mary, are your trick;
But since you hatch pray own your chicks⁴⁵.

Pope réitéra la même année avec son poème *Dunciad* et la surnomma « the dirty Sappho » en référence aux rumeurs d'homosexualité qui couraient à l'époque la concernant. Lady Mary répliqua, quant à elle, dans divers écrits tel

44 Lady Mary Wortley Montagu, *Essays and Poems*, op. cit., p. 184-185.

45 Alexander Pope, *The Poems of Alexander Pope: A One-Volume Edition of the Twickenham Text with Selected Annotations*, New Haven, Yale University Press, 1963, p. 477.

que *Verses Address'd to the Imitator of Horace* (1733), coécrit avec Lord Hervey, dont les derniers vers laissent clairement apparaître l'amertume de l'écrivaine :

[...] Nor thou the Justice of the World disown,
That leaves Thee thus an Out-cast, and alone;
For tho' in Law, to murder be to kill,
In Equity the Murder's in the Will:
Then whilst with Coward Hand you stab a Name,
And try at least t' assassinate our Fame,
Like the first bold Assassin's be thy Lot,
Ne'er be thy Guilt forgiven, or forgot;
But, as thou hate'st be hated by Mankind
And with the Emblem of thy crooked Mind,
Mark'd on thy Back, like *Cain*, by God's own Hand;
Wander like him, accursed through the Land⁴⁶.

Lady Mary côtoya ainsi la haute société dès les années 1715. À la cour, elle rencontra l'influente Charlotte Clayton, femme de chambre de la princesse, James Craggs, Membre du Parlement pour la municipalité de Tregony mais également le brillant abbé Antonio Conti. Un grand nombre de ses poèmes furent écrits en 1715 et Alexander Pope et John Gay commençaient à voir en elle une collaboratrice potentielle.

Ainsi, Lady Mary occupa une place importante dans la vie littéraire de son temps, même si, dans cette société anglaise du XVIII^e siècle, une femme ne pouvait espérer publier sans déchoir. De nombreux préjugés pesaient sur la production littéraire des femmes écrivains au XVIII^e siècle qui étaient en général considérées comme peu respectueuses de leur condition sociale et ayant des mœurs dissolues. Alors, à l'affirmation publique, Lady Mary préféra la liberté du clandestin, publia peu de son vivant, mais toujours de façon anonyme car elle considérait qu'il était nécessaire, pour évoluer librement, d'évoluer cachée.

Les ravages de la variole

L'année 1715 fut une année tragique pour Lady Mary : les symptômes de la variole, qui avait emporté son frère, se déclarèrent. Lady Mary, fiévreuse, fut mise en quarantaine et séparée de son fils de deux ans et demi. De terribles maux de tête et de dos accompagnés de vomissements et l'apparition de boutons vinrent confirmer le diagnostic. Des pustules couvrirent alors son visage, son corps ainsi que ses membres gonflés au point qu'elle en devint méconnaissable. Elle reçut les soins des meilleurs médecins : Samuel Gart, Richard Mead et John Woodward. Les pustules commencèrent à s'assécher au bout d'une semaine, laissant des croûtes qui causaient des démangeaisons atroces. Les médecins de l'époque ne réussissaient à s'accorder sur la conduite à tenir afin de traiter la maladie : pour certains, le patient devait être exposé à la chaleur, alité sous

46 Mary Wortley Montagu, *Letters of Lady Mary Wortley Montague, Written During Her Travels in Europe, Asia, and Africa: To Which Are Added Poems by the Same Author*, Paris, F. Didot, 1822, p. 218.

des couches de couvertures et rester dans l'obscurité la plus profonde ; pour d'autres, l'exposition au froid était requise et le patient devait grelotter dans des draps mouillés et rester enfermé dans une chambre dont les fenêtres restaient ouvertes. Aucune mention n'est faite du traitement que reçut Lady Mary. Pendant les deux premiers jours, la rumeur annonçait qu'elle ne survivrait pas ; puis, voyant que la bataille était sur le point d'être gagnée, les préoccupations se tournèrent vers les possibles stigmates de la maladie. Sa place et son influence à la cour semblaient alors compromises et Wortley était désarmé face aux répercussions possibles sur sa propre carrière. Lady Mary avait perdu la totalité de ses cils qui ne repoussèrent jamais, et souffrit par la suite d'inflammation des yeux. Défigurée par la variole, elle perdit sa beauté, qui était indéniablement un don chez elle, en quelques semaines seulement :

That first fearful glance into the unveiled mirror must have been devastating for her. The smallpox had torn through her skin, gouging out hundreds of pock-marks and leaving a leathery mask. Her eyelashes had been stripped out and never regrew [...] In three weeks, she had been transformed into just another scarred ex-beauty, dumped in the wake of smallpox⁴⁷.

Elle écrivit un nouveau poème, le dernier de ses *Town Eclogues*, dans lequel elle exprima ses sentiments face aux stigmates de la maladie et à sa beauté perdue et dont les vers sont glaçants de sincérité. La tradition voulait que les recueils d'épigrammes⁴⁸ se terminent par un poème relatant la mort d'une personne ; Lady Mary choisit, elle, dans son poème *Saturday; The Small-Pox*, de dévoiler les sentiments de Flavia, sa narratrice, qui semble avoir disparu à tout jamais du monde auquel elle appartenait, celui du flirt et des compliments, et sans lequel la vie ne semble plus mériter d'être vécue :

The wretched Flavia, on her Couch reclin'd,
Thus breath'd the Anguish of a wounded mind.
A Glass revers'd in her right hand she bore;
For now she shunn'd the Face she sought before.
How am I chang'd! Alas, how am I grown
A frightfull Spectre to my selfe unknown!
Where's my Complexion, where the radiant bloom
That promis'd Happiness for Years to come?
Then, with what Pleasure I this Face survey'd!
To look once more, my Visits oft delay'd!
Charm'd with the veiw, a fresher red would rise,
And a new Life shot sparkling from my Eyes.
Ah Faithless Glass, my wonted bloom restore!
Alas, I rave! that bloom is now no more!
The Greatest Good the Gods on Men bestow,
Even Youth it selfe to me is useless now.
There was a Time, (Oh that I could forget!)
When Opera Tickets pour'd before my Feet,

47 Gareth Williams, *Angel of Death: The Story of Smallpox*, 1st édition, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010, p. 79.

48 Suite de poèmes pastoraux courts dans lesquels l'auteur, à travers les dialogues de bergers, relate des événements de la vie à la campagne.

And at the Ring where brightest Beauties shine,
The earliest Cherrys of the Park were mine.
Wittness oh Lilly! and thou Motteux tell!
How much Japan these Eyes have made you sell,
With what contempt you saw me oft despise
The humble Offer of the raffled Prize:
For at each raffle still the Prize I bore,
With Scorn rejected, or with Triumph wore:
Now Beautie's Fled, and Presents are no more⁴⁹!

Flavia ne craint alors ici pas pour sa vie mais pleure la perte de sa beauté qui équivalait selon elle à une forme de mort pour la société à laquelle elle appartenait.

La lutte contre la variole entraîna un autre désastre dans la vie de Lady Mary. Alors qu'on la pensait prête à mourir, une copie de son poème *Roxana*, écrit au début des années 1715, circula à la cour et arriva dans les mains de la princesse Caroline. Ce poème qui deviendra *Monday*, le premier des six *Town Eclogues*, attaquait les qualités morales de la princesse : « Lady Mary concentrated her fire on Caroline's moral qualities : her "Low Cunning" and natural inclination to cheating, her efficient manipulation of her husband the prince, the future George II. Lady Mary summed him up as ardent but stupid, looking on "all the Men and Women he saw as Creatures he might kick or kiss for his diversion⁵⁰" ». Sa place à la cour auprès de la princesse fut alors compromise.

Cette mésaventure lui permit cependant de se faire connaître comme poétesse : des exemplaires de ses poèmes, encore anonymes, commençaient à circuler et le recueil des *Town Eclogues*, qui semblent avoir été le fruit d'une collaboration entre Pope, Gay et Lady Mary, écrits entre 1715 et 1716, fut compilé. En février 1716, trois de ces poèmes furent montrés à l'éditeur Edmund Curll qui les publia le 26 mars 1716 sous la forme d'un in-octavo intitulé *Court Poems*. Il contenait cinq poèmes écrits par Lady Mary, *Thursday*, *Monday*, *Friday*, qu'il intitula *The Basset-Table. An Eclogue*, mais également deux autres poèmes, *The Drawing-Room* et *The Toilet*. Sur la première de couverture ne figurait aucun auteur, mais il était mentionné que le recueil avait été trouvé le dernier jour du procès de Lord Winton⁵¹ dans un sac à main ramassé dans Westminster Hall – le siège de la cour de justice. Le débat était alors ouvert dans les différents salons littéraires : certains trouvaient une ressemblance entre *Thursday* et le poème écrit par Gay, *Shepherd's Week* ; d'autres pensaient reconnaître la plume de Pope ou de Lady Mary.

Wortley entreprit lui aussi l'écriture d'essais sur la politique du pays. Dans son essai intitulé *On the State of Affairs when the King Entered*, il attaqua ouvertement Robert Walpole⁵² et dénonça sa manipulation auprès du roi,

49 Lady Mary Wortley Montagu, *Essays and Poems*, op. cit., p. 201-202.

50 Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu: Comet*, op. cit., p. 84-85.

51 George Seton, 5^e Comte de Winton, (1678-1749), aristocrate écossais qui prit part à la rébellion jacobite de 1715. Il fut arrêté, jugé et condamné à mort mais réussit à s'échapper et vécut le reste de sa vie exilé à Rome.

52 Robert Walpole (1676-1745), un homme d'État du parti Whig britannique. Il devint conseiller du roi George I à son accession au pouvoir et fut nommé Premier Lord du Trésor et chancelier de l'Échiquier à la mort de Lord Halifax en 1715.

le considérant comme un parvenu. Alors qu'il avait refusé dans un premier temps le poste d'ambassadeur à la Sublime Porte, Wortley finit par accepter de remplacer Sir Robert Sutton, qui occupait cette fonction depuis quinze ans. Sa nomination fut annoncée dans les journaux le 7 avril 1716.

En route

Les Wortley Montagu embarquèrent pour ce long voyage le 1^{er} août 1716 (figure n° 2). Chargé de négocier une paix entre les Turcs et les Autrichiens, Edward Wortley Montagu et son épouse passèrent alors un séjour de deux ans entre l'Angleterre et l'Empire ottoman. Cette fuite vers l'Orient arriva à un moment opportun pour Edward et ses ambitions politiques, mais également pour Lady Mary qui vit là une possibilité de fuir l'Angleterre où elle ne s'épanouissait plus.

Cette décision qui surprit à l'époque, semblait imprudente pour une femme et les lettres de Pope et de ses amies proches l'indiquent clairement⁵³. Attendre patiemment le retour de son mari en Angleterre avec son fils aurait été selon lui plus raisonnable et il la décrivait volontiers non pas comme une femme héroïque mais comme une mère négligente qui faisait prendre des risques incommensurables à son enfant. Sa sœur Lady Mar ainsi que ses proches Jane Smith et Sarah Chiswell s'accordaient à penser qu'elle finirait par regretter son audace mais Lady Mary saisit cette opportunité à pleines mains : « For Lady Mary, it was a fabulously rich cavalcade of new cultures an experiences that helped to wipe clean the slate that had been defaced by small pox – and might possibly jolt her husband back into her life⁵⁴ ». Cette ambassade à Constantinople représentait donc un nouveau départ pour Lady Mary, un nouveau souffle dans une vie qui ne l'épanouissait plus, comme elle l'expliqua à Joseph Spence⁵⁵, un ami auquel elle se confiait :

Lady Mary, who had always delighted in romances and books of travel, was charmed with the thoughts of going into the East, though those embassies are generally an affair of twenty years, and so 'twas a sort of dying to her friends and country. But 'twas travelling; 'twas going farther than most other people go; 'twas all whimsical and charming; and so she set out with all the pleasure imaginable⁵⁶.

Même si cela impliquait un arrachement à ses racines, sa famille et ses amis, Lady Mary rêvait de voyager, de découvrir de nouveaux horizons et embarqua pour ce grand voyage avec le plus grand plaisir. Les deux ans qu'elle passa entre l'Angleterre et Constantinople et où elle fut au contact de la culture orientale comblèrent son désir insatiable de découverte.

53 Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu: Comet, op. cit.*, p. 114.

54 Gareth Williams, *Angel of Death: The Story of Smallpox*, 1st édition, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010, p. 81.

55 Joseph Spence (1699-1768), ami de Lady Mary, auteur de *An Essay on Pope's Odyssey* (1726) et également de *Travelling Letters* qui n'ont pas été publiées de son vivant.

56 Anita Damiani, *Enlightened Observers: British Travellers to the Near East, 1715-1850*, Beirut, American University of Beirut, 1979, p. 43.

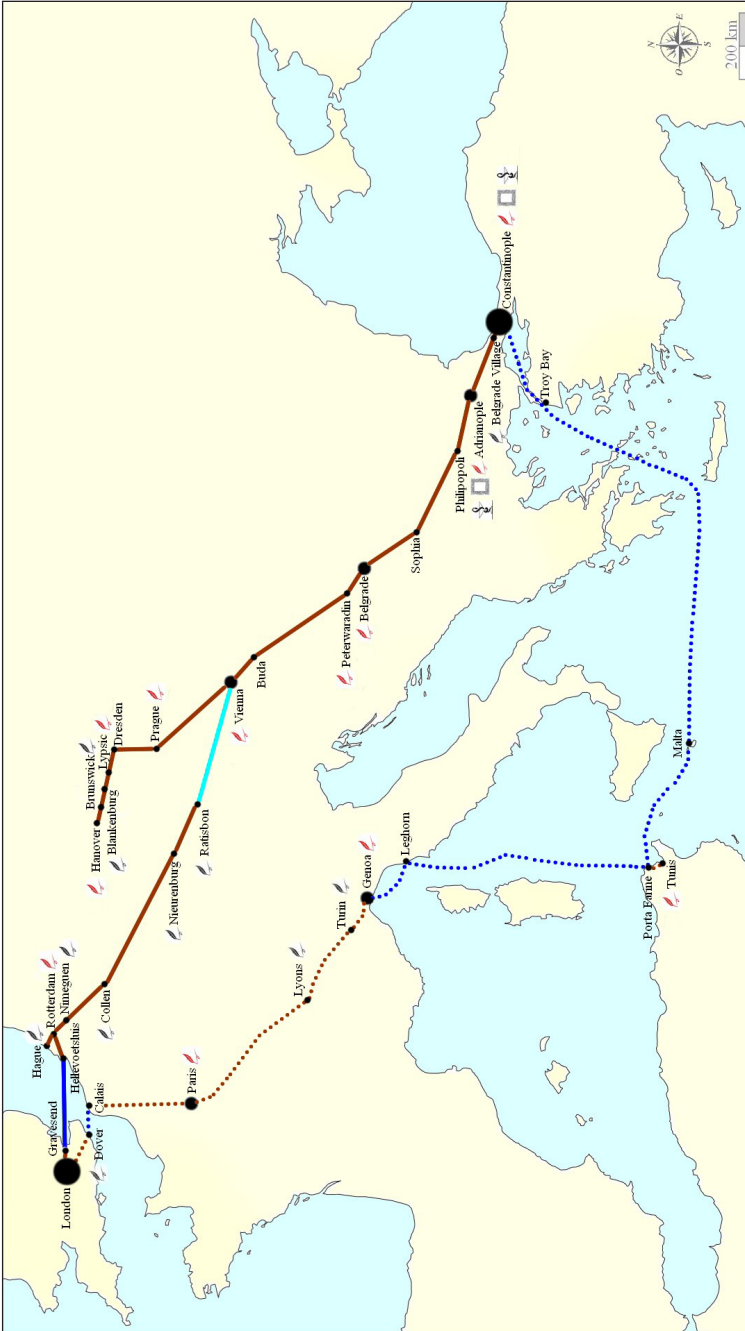


Figure 2. Carte⁵⁷ du voyage du couple Wortley Montagu.
Le voyage de Lady Mary Wortley Montagu et les lieux de sa production épistolaire.

57 Cette carte ne reproduit pas le tracé des frontières mais le trajet de Lady Mary. Les noms de villes sont ceux adoptés par la voyageuse dans ses lettres. Carte établie avec l'aide de Marjorie Béchard, professeur d'histoire-géographie au collège Léon Boujot à Porto Vecchio.




1. Les trajets de Lady Mary.

Le trajet aller du 1 ^{er} août 1716 au 28 mai 1717.	Le trajet retour du 5 juillet au 2 octobre 1718.
— En voilier sur la Manche.	••••• A bord du <i>Preston</i> sur la Mer Méditerranée.
— En calèche.	••••• En calèche.
— En « <i>wooden house</i> » sur le Danube. (Les « <i>Fieszstein</i> » servirent surtout au transport de voyageurs ; l'embarcation comporte une cabine confortable et est dirigée par une douzaine de rameurs).	

2. Les étapes de Lady Mary.

- Séjour de plus de deux mois.
- Séjour compris entre dix jours et deux mois.
- Séjour de moins de dix jours.

3. Les contributions de Lady Mary.

- *Contributions littéraires*
 Lieu où Lady Mary a écrit une ou plusieurs *Embassy Letters*.
 Lady Mary a consacré un passage de sa lettre sur la condition ou la description des femmes.
- *Contributions médicales*
 Lady Mary évoque la technique de l'inoculation contre la variole dans sa lettre.

4. Portraits.



Lady Mary a été représentée dans un portrait lors de son voyage.

Table des matières

Préface (<i>Jean Viviès</i>)	5
Introduction	9
Contexte biographique, historique et sociologique	17
Portrait de la voyageuse	21
Des origines nobles	21
L'enfance d'une écrivaine en herbe	24
Lætitia et Sebastian	27
La haute société	31
Les ravages de la variole	34
En route	37
La découverte de l'Orient	41
La puissance ottomane	41
Le terrible Turc	42
Les merveilles orientales	46
Enjeux diplomatiques	51
Le deuxième sexe	55
La femme comme épouse	55
Les femmes dans la loi	57
Une infériorité « naturelle »	58
La condition féminine en question	60
La découverte d'un nouveau monde	65
De l'Angleterre à la Turquie	
<i>The Turkish Embassy Letters</i>	69
Le journal de bord	72
« Ce pays est certainement l'un des plus beaux au monde »	78

Le retour	89
Étude de lettres	92
La lettre : le lien entre deux mondes	113
Le discours des absents	113
Le genre littéraire féminin par excellence	115
Lady Mary, auteure de lettres	119
La lettre, une conversation intime	124
La rencontre avec l'Autre	133
Tour d'horizon	133
Le récit de voyage féminin	136
Le récit de voyage comme source de savoir	139
Se reconnaître dans l'Autre	144
L'Autre comme révélateur	149
Femmes orientales	
« [L]es Turques [...] sont (peut-être) plus libres qu'aucune femme au monde »	153
La femme orientale en littérature	153
Une liberté économique	157
La question du voile	163
La femme orientale, argument d'émancipation pour les femmes anglaises	171
Postérité de Lady Mary	187
Lady Mary, comète des Lumières	191
Première ambition : se faire une place dans la tradition des récits d'Orient	191
« La Sévigné de l'Angleterre »	199
Féminisme	205
Lady Mary et la question de l'inoculation	215
Le répugnant et terrifiant monstre tacheté	215
Traitement	216
La découverte de l'inoculation	216
L'ère de l'inoculation	221
L'invention du vaccin	230
Conclusion	235
Annexes	249
Bibliographie	263
Index	277

LADY MARY WORTLEY MONTAGU

UNE ÉPISTOLIÈRE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

TEXTUELLES

met le texte
au centre
de la réflexion,
qu'il soit
construction
artistique, récit
de voyage
ou objet
de traduction.

Lady Mary Wortley Montagu est aujourd'hui considérée comme la première voyageuse à s'être rendue en Orient et à avoir relaté son expérience. Elle rejoint l'Empire Ottoman en 1716 pour ne retrouver son Angleterre natale qu'en 1718, après deux années passées au cœur de la culture turque. Cet ouvrage porte ainsi une attention toute particulière au récit du voyage qui transforma sa vie, compilé en un recueil de cinquante-deux lettres, *The Turkish Embassy Letters*, qui permet d'en apprendre davantage à la fois sur la voyageuse elle-même et sur le monde dans lequel elle vivait. Il aborde des questions concernant la culture orientale, le dialogue entre les cultures, la littérature et la place des femmes au XVIII^e siècle, en Europe mais également en Orient, et s'intéresse à la découverte par la voyageuse de la technique de l'inoculation contre la variole, ancêtre du vaccin. L'ouvrage s'intéresse ainsi à la figure de cette étonnante voyageuse, à ses idées proto-féministes et à ses nombreux combats, et tente d'appréhender la riche personnalité de cette femme des Lumières aux multiples facettes, mue par un perpétuel désir de progrès.

Couverture

Lady Mary Wortley Montagu
(1689-1762), *National Portrait
Gallery*, © Pictorial Press Ltd /
Alamy banque d'images, 2021.

Justine Dupouy est docteur d'Aix Marseille Université et professeur d'anglais à Marseille. Elle s'intéresse à la littérature féminine, aux récits de voyage ainsi qu'à l'écriture épistolaire.



Presses
Universitaires
de Provence



Éditions



25 €